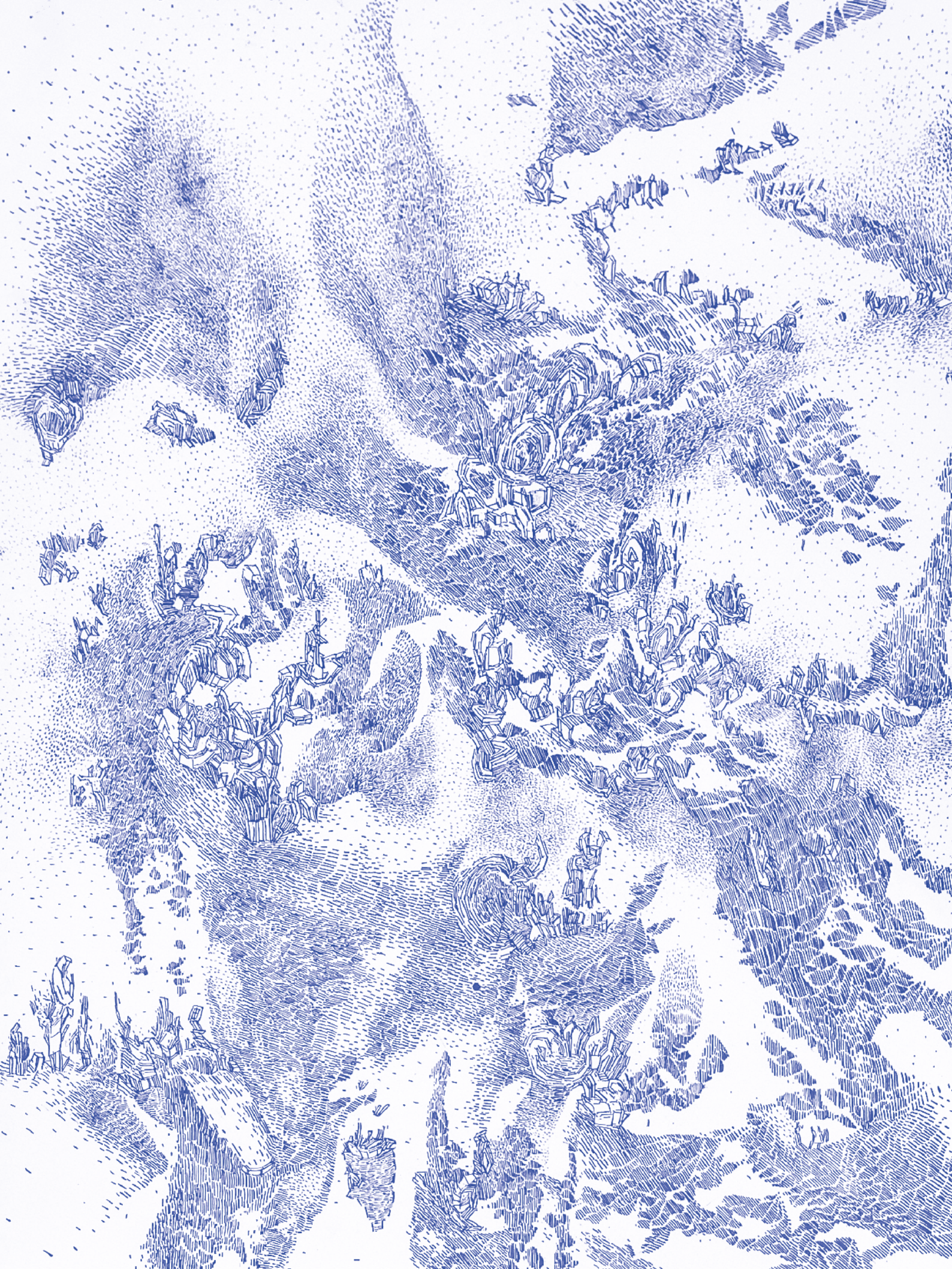


zwi un récit de Micaëla Henich





Zwi – un récit de Micaëla Henich

Zwi est l'histoire d'une enquête sur un secret et sur ses effets sur la troisième génération. Un secret enfoui au cœur d'une famille juive, originaire de Pologne, exilée en Roumanie puis en France après la seconde guerre mondiale. Un secret transmis sous forme de lettre fermée, que personne ne s'était autorisé à ouvrir jusque-là. C'est l'histoire d'un secret revenu en boomerang sur deux petites filles – deux jumelles.

« Un secret, l'ombre d'un secret, avait plané silencieusement sur notre enfance, un secret impalpable, forclos, sans langue, qui nous avait tous rendus à moitié fous. Pas le secret, mais le secret du secret. »

Extrait du livre chapitre 1



Dans une vitrine sont exposées de petites pièces carrées. Un homme m'explique que, si on les assemblait comme les pièces d'un puzzle, on obtiendrait une figure : Le baiser. Il me tend une plaque d'acier. On dirait une ardoise. Une ardoise tenue par une roue qui actionne des lettres, des lettres gravées sur de minuscules plaques carrées. Chacune est mobile et peut tourner – tout l'alphabet est là – au début je crois voir un texte, mais non, ce ne sont que des lettres pêle-mêle. Je comprends enfin ce qu'il a voulu me dire. Il a voulu me dire qu'il m'a appelée pour rien. Il arbore un sourire compréhensif et malicieux...

1. Moi, Leo Lamb, détective, catapulté au cœur d'un drôle de récit.

Perplexe, j'interrompis ma lecture et levai les yeux sur la fille bizarre, aux yeux légèrement mongols, qui venait de faire irruption dans mon bureau quelques minutes plus tôt. Sans un mot, elle avait déposé sur ma table une liasse de billets et un cahier à couverture jaune. À première vue une espèce de journal, écrit serré, qu'elle m'avait pressé d'ouvrir avant toute chose. Interloqué, je n'avais pu m'empêcher de parcourir son préambule – cette vitrine aux petites pièces carrées – qui me rappela étrangement un jeu oublié de mon enfance. Suivait, sans transition une abracadabrante histoire de patronyme :

*

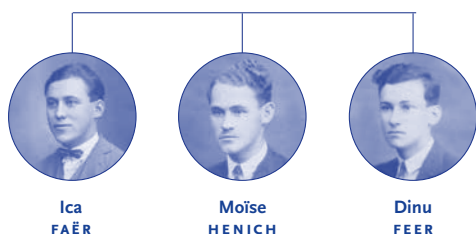
Mon père et ses frères n'ont jamais porté le même nom. C'était comme ça, un point c'est tout. Se risquer à lui demander pourquoi relevait de l'exploit... Cette question du nom le mettait toujours en transe, mon père, elle le plongeait dans un état de fureur si impressionnant qu'il me faisait aussitôt battre en retraite. La moindre tentative pour éclaircir cette anomalie tournait au crime de lèse-majesté. Ça commençait invariablement par un *et comment je peux savoir moi !* indigné, suivi d'un sarcastique *n'as-tu donc rien de plus important à penser*, délégitimant d'emblée ma demande. Il n'en restait pas moins que chacun des trois frères portaient un nom différent : Mon père, c'était Henich : Moïse HENICH, son frère aîné, Faër : Ica FAËR et le cadet, Feer : Dinu FEER.

Faër, Henich, Feer, *où était le problème ! ?* hurlait Moïse.

Parfois cependant, j'obtenais de lui des réponses, jamais les mêmes, toujours dans une atmosphère de méfiance et d'énervement, prometteuse de secousses dévastatrices. Des réponses toutes prêtes, qu'il n'était jamais disposé à développer une fois lâchées, à avaler sans discussion.

Première réponse entre toutes :

« Et qu'est-ce que tu veux, toi ! Ce n'est pas mon père, trop malade ce jour-là, qui est allé déclarer ma naissance, mais Hersch, mon grand-père maternel, et cet idiot-là, qu'est-ce que tu crois qu'il a fait ? Il a donné son propre nom au lieu



du nom de mon père. Alors, comprends-tu, ces analphabètes de la mairie, c'était trop compliqué pour eux ce nom, ils ont simplifié : de Hersch, ils ont glissé à Henich. »

*

Hersch – Henich ! Voilà qui explique tout... Soit dit en passant, Hersch est un prénom, pas un nom.

*

Deuxième réponse, où il s'avère que Henich n'est plus le nom du père :

« C'est un ami de mon père, trop malade ce jour-là, qui est allé déclarer ma naissance et l'idiot, il a donné son nom, Henich, au lieu de Faër, le véritable nom de notre père. »

Que cette explication annule purement et simplement la précédente ne lui posait aucun problème et ne souffrait pas plus qu'elle la moindre discussion.

Troisième réponse, du frère cadet, cette fois, Dinu Feer. Du temps avait passé. Pris de court, ne se souvenant plus très bien des versions précédentes, il s'embrouilla et en improvisa une nouvelle, inédite, qui les invalidait toutes :

« C'est un ami de notre père, trop fatigué ce jour-là, qui est allé déclarer ma naissance. Le scribe de l'état civil lui a demandé : Quel est ton nom ? Et cet idiot a fait inscrire son propre nom, Faër, au lieu de Henich, le nom de notre père. »

« En ce cas, pourquoi Feer ? »

« Feer ? Une simple erreur de transcription ! Seul ton père fut déclaré par notre père en personne, aussi soit sans crainte, Henich est bien le véritable nom du père. »

C'est quand il se voulait le plus rassurant, l'oncle Dinu, qu'il inquiétait le plus...

Ils donnaient l'impression d'avoir appris une leçon par cœur, mon père et ses frères. Une leçon à laquelle le temps faisait subir d'étranges altérations. Seules quelques expressions toutes faites, comme les *analphabètes-de-la-mairie*, ou le *père-trop-malade-ce-jour-là*, surnageaient, immuables, reprises à l'unisson par le reste de la famille. Après quoi, inutile d'insister. Pour ce qui est de papa, la colère allait l'asphyxier, il allait tomber raide mort, là, sous nos yeux. Surtout ne plus poser de questions, oublier, faire l'impasse sur le nom du père.

Un seul ne disait rien, Isaac, le frère aîné, sombre, im-pénétrable, l'air d'en savoir long, toujours à l'écart, la plupart



du temps immergé dans ses livres d'astronomie ou ses airs d'opéra qu'il écoutait en boucle, le son monté à fond, car il était à moitié sourd. L'été, il scrutait le ciel des nuits entières, son télescope hissé sur le balcon, comme pour s'abstraire du reste du monde, l'oncle Isaac...

Un secret, l'ombre d'un secret, avait plané silencieusement sur notre enfance, un secret impalpable, forclos, sans langue, qui nous avait tous rendus à moitié fous. Pas le secret, mais le secret du secret.

*

J'arrêtai là ma lecture. La responsable de cette drôle de littérature m'observait d'un air faussement désinvolte. Je l'examinai plus attentivement. Une rouquine aux yeux noisette, curieusement rapprochés. Sa tignasse, courte et bouclée, la faisait ressembler à un grand écureuil un peu gauche, oscillant entre hardiesse et timidité. Indécise. Gênée, elle s'agita sur sa chaise, mais soutint mon regard. Je ne pus m'empêcher de réagir cette fois :

« Je suis largué, en quoi puis-je vous être utile ? Je suis détective, pas agent littéraire. »

Elle rougit, baissa les yeux, et après un long silence, finit par articuler, d'une traite, que c'était bien là tout le problème, elle était larguée, elle aussi. Elle vivait dans l'angoisse permanente d'une menace sans objet. Petite déjà, elle avait peur de tout. Elle voulait que j'enquête sur sa famille. Un meurtre avait eu lieu autrefois, elle en avait la certitude, un meurtre invisible - un meurtre sans corps du meurtre, avait-elle précisé. Elle n'en savait pas plus. Si je rechignais à lire son texte elle pouvait raconter si je ne comprenais pas je n'avais qu'à l'interroger elle me répondrait de son mieux. Elle payait cash. Chaque mois, elle me verserait une somme identique à celle-ci.

Elle parlait d'une voix rauque, avec parfois des aigus qui me donnaient l'impression d'être en face d'une petite fille. J'étais embarrassé. Le flou, l'imprécision entourant sa démarche étaient inhabituels, du reste tout était inhabituel chez elle, j'ignorais encore à quel point. Mais elle avait réussi à piquer ma curiosité. Ce n'était pas si fréquent. Tout bien pesé, je décidai d'accepter. À condition qu'elle me précise le sens de ma mission, car pour l'instant, je pataugeais. Ne voyais pas bien ce qui avait déterminé son choix me concernant. À l'en croire, le hasard.

Elle avait tapé détective sur son ordinateur et mon nom avait attiré son attention : LEO LAMB. Un lion et un agneau, comme dans la fable, avait-elle pensé, ça lui avait plu. Sans réfléchir, elle avait composé mon numéro. Après quoi, impatiente, elle avait ajouté :

« Vous acceptez l'affaire, Monsieur Lamb ? »

En guise de réponse, je lui fixai un rendez-vous pour le lendemain matin, la priant de bien vouloir me laisser son cahier.

Meurtre sans corps du meurtre... meurtre invisible, sa phrase m'obséda longtemps après son départ. Le meurtre de qui au fait ? Je ne le lui avais même pas demandé. Son manuscrit allait-il m'éclairer sur ce point ? Le mieux était d'y jeter un coup d'œil. En fait de coup d'œil, j'y passai une partie de la nuit, pour finir par m'endormir dessus, sans arriver au bout.

Le lendemain, dix heures, elle était là, m'attendait devant la porte, mêmes vêtements que la veille, comme si elle ne s'était pas changée, n'avait pas bougé du coin. Quant à moi, après une nuit presque blanche passée à lire son texte, et encore pas en entier, je n'étais pas très frais. Du fatras que je venais d'ingurgiter me restaient quelques fulgurances qui seules m'avaient conforté dans ma décision de m'occuper d'elle, mais j'étais au bord de l'indigestion.

Je la fis entrer, et la regardai droit dans les yeux, déterminé à ne pas prendre de gants. Elle attaqua la première :

« Un vrai pensum ce texte, n'est-ce pas ? »

« Un peu touffu, répliquai-je, mal à l'aise. Pour l'instant je patauge. J'ai du mal à me retrouver dans vos noms de famille. Et vous ne faites rien pour faciliter la lecture, c'est le moins qu'on puisse dire, vous entrez si directement dans le sujet, sans même prendre la peine d'expliquer le contexte. C'est quoi ce cahier, un journal intime, une confession, une autobiographie ? Un meurtre aurait eu lieu, selon vous. C'est une grave accusation. Un meurtre sans corps du meurtre, un meurtre invisible... Je ne saisis pas très bien. Qui a été tué, quand et pourquoi ? J'ai besoin de tangible, moi. »

Elle s'était décomposée, n'osait pas me regarder en face. Je me radouciss :

« Il faudrait que vous m'en disiez plus. Donnez-moi des faits, des dates, que je me repère un peu dans votre histoire de famille. »

« Un crime a eu lieu autrefois, répliqua-t-elle. Qui a été tué, quand et pourquoi, je ne sais pas, à charge pour vous de le découvrir. Ceci étant dit, pour répondre à votre question sur ma famille, je vais essayer. La clé se tient là, dans la généalogie. Vous avez tapé juste. »

Je n'y couperais pas, à la saga familiale, pensai-je. Mais allais-je y comprendre quelque chose ?

« C'est du côté paternel que ça se passe, poursuivit-elle. Je ne peux que vous répéter ce que j'ai récolté ici et là, de haute lutte, sans être jamais sûre de rien. »

Elle m'apprit que tout avait commencé avec ses arrière-grands-parents paternels, Hersch et Sofi Spirer, des Juifs polonais, très pauvres, nés à Cracovie. Sur leur vie en Pologne, black-out complet. Ils auraient brusquement quitté le pays pour la Roumanie, aux alentours de 1900, avec soi-disant l'arrière-pensée d'émigrer en Amérique. Mais personne n'y était jamais allé, en Amérique, à sa connaissance. La vraie raison de leur départ, elle ne la connaissait pas. Ils vécurent jusqu'à leur mort à Bucarest, dans le quartier juif, avec leurs trois enfants, un garçon Max, et deux filles, Sarica et Ana.

Ana, l'aînée des filles, elle insista sur Ana – la future mère de Moïse et de ses frères, Isaac (Ica) et Dinu. Ana, idolâtrée par ses trois fils. La seule qui émergeait du lot. Les autres n'existaient tout simplement pas, ou si peu. Rien sur Sofi, la mère d'Ana. Quant à Hersch Spirer, son père, c'était un des idiots qui était allé déclarer la naissance de Moïse, son petit-fils, à la place du père trop-malade-ce-jour-là et qui avait donné son propre prénom en guise de nom du père. Ce haut fait mis à part, c'était un religieux, un fanatique d'après certains, ce qui ne l'avait pas empêché de diriger une fabrique de savons, selon son père.

Elle avait ajouté :

« Mais alors, il n'était peut-être pas si pauvre que ça finalement s'il avait une fabrique de savons ? Comment savoir, il enjolivait toujours tout, papa. »

« Vous n'avez pas essayé d'en savoir plus ? »

« Il ne faisait jamais bon poser des questions chez nous, vous savez. Mon père surtout, vous l'aurez compris, était peu disert sur sa famille. Un peu plus peut-être sur Ana, sa mère, encore que ça reste tout relatif et la plupart du temps, de l'ordre de l'hagiographie. Elle n'avait que seize ans, ma grand-mère Spirer, lorsqu'elle épousa un certain Faër, dont on ne connaît même pas le prénom. Précoce grand-maman ! Difficile à imaginer si on en croit l'unique photo d'elle en notre possession, donnant à voir une femme corpulente, au regard volontaire, assez rébarbative. N'empêche qu'elle ne tardera pas à lui donner trois fils à Faër, comme vous savez : Papa, Ica, Dinu... Mais peut-être aimeriez-vous que je vous parle d'eux ? »

« Ce ne serait pas du luxe... » répondis-je.

Elle ne se fit pas prier.

« Il y avait l'aîné d'abord, Ica Faër, celui qui scrutait les étoiles, Isaac le taciturne, le frère interdit de parole. Né en juillet 1902, suivi de près par mon père, Moïse Henich, janvier 1905, et enfin le cadet, Dinu Feer – l'erreur de transcription – petit frère chéri de Moïse, son conseiller en titre. Date de naissance ? Inconnue. Ses papiers de Roumanie ? Il avait

toujours prétendu les avoir perdus et il n'avait jamais voulu dire son âge, éludant les questions à ce sujet avec beaucoup d'adresse... Était-ce pure coquetterie de sa part, ou y avait-il, là encore, une autre raison à cette dérobade ? Elle ne savait pas. Il se tenait toujours un peu de biais, l'oncle Dinu, poursuivait-elle, ne vous regardait jamais en face, un sourire en coin accroché en permanence à ses lèvres, comme pour s'excuser d'être là. Toujours une plaisanterie à la bouche, prompte à surgir en guise de réponse à toute question le touchant d'un peu trop près. Un homme falot, en retrait de la vie. Il avait pourtant, ou à cause de cela, exercé une singulière emprise sur ses frères, sur Moïse particulièrement. Il lui distillait son fiel à l'oreille jour après jour... Le seul des trois à être resté célibataire. Les photos de lui, jeune, donnaient à voir un homme fin, plutôt joli garçon et malgré ça, on ne lui connaissait pas la moindre amourette. Pas faute d'avoir eu du succès, les filles lui couraient après, disait-on, mais aucune n'avait jamais trouvé grâce à ses yeux. Jusqu'au jour... »

A ce stade du récit, elle s'interrompt. Son visage s'était assombri. « J'ai l'impression de vous ennuyer. Vous suivez toujours, Monsieur Lamb? »

« Je fais de mon mieux, dis-je. Trois frères, trois noms du père, un seul et même père néanmoins, malgré la différence de noms. En attendant d'y comprendre quelque chose, plutôt que des dates, parlez-moi de votre grand-mère Ana, votre *figure majeure*. Comment était-elle ? Vous l'avez connue ? »

« Je ne l'ai pas connue. Elle est morte bien avant ma naissance. Et en ce qui la concerne, pas un avis ne concorde. Une artiste, d'après papa. Elle sculptait les savons de la fabrique paternelle et confectionnait des blouses... roumaines, qu'elle brodait aussi, merveilleusement. Elle faisait du porte-à-porte pour les placer, ses si belles blouses brodées. Une *sainte* qui travailla durement toute sa vie pour élever convenablement ses trois fils, s'extasiaient en chœur les trois fils en question, qui lui vouaient un amour inconditionnel.

Une petite femme insignifiante, d'après l'oncle Hermann, frère de ma mère. Une maîtresse femme, si j'en juge par LA photo, l'unique photo que nous ayons d'elle, reproduite à des dizaines d'exemplaires, dont je vous ai déjà parlé. Quant à Sarica, sa cadette de onze ans, elle évoquait souvent, m'a-t-on dit, l'immense pitié qu'elle éprouvait envers sa pauvre sœur et son *malheureux destin*. À quoi faisait-elle allusion ? Mystère.

Elle est morte relativement jeune Ana, à quarante-sept ans. Notez que formulé ainsi, sans date, il nous est impossible d'en déduire celle



Les 3 frères, tous jeunes : Ica, Moïse, Dinu.
(de gauche à droite)



Édith, Moïse, les jumelles, Enrich et Ariana. Photo pour le passeport roumain.

de sa naissance. De quoi est-elle morte ? Nous ne le savons pas. Où est-elle enterrée ? Non plus.

La légende familiale rapporte qu'elle préféra Moïse à ses deux autres fils, Ica et Dinu, et que, sur son lit de mort, elle fit jurer à ses garçons de ne jamais se séparer. Drôle de serment... Ma mère, elle, parlait avec mépris de cette famille de bigots.

Pourtant, mariée à seize ans Ana... À ce Faër, dont nous ne savons à peu près rien non plus. Deux ou trois choses, guère plus, glanées au vol, sur lesquelles tout le monde s'accorde, au mot près : *un tailleur, mort très jeune, avant l'âge de trente ans, de tuberculose*. Pour le reste, dans le désordre, un voyou, un bon à rien, un pauvre homme, un malheureux, selon les uns, un docteur en philosophie, un érudit, un savant, un *grand* talmudiste, aimé et respecté de toute la communauté juive de Bucarest, d'après mon père. Il n'avait jamais oublié la foule venue assister à son enterrement, cinq mille personnes, rien moins... Il avait eu si peur ce jour-là, qu'il s'était enfui. Il avait cinq ans.

« Vous dites qu'il est mort très jeune, Faër, le mari d'Ana. Quel âge avait-il exactement, le grand talmudiste ? »

« L'âge exact de sa mort, on ne le connaît pas, évidemment. Le flou est une constante chez nous, vous avez remarqué ? Tout ce qu'on sait, c'est qu'il meurt avant l'âge de trente ans – une formulation reprise par tous, intrigante par son imprécision même. Un de ces invariants immuables, une pratique familiale rarement prise en défaut. Quant à savoir où il est enterré, dans quel cimetière, vous ne serez pas surpris d'apprendre que mon père répondait à la question par un *et comment je peux savoir, moi !* courroucé ...

Elle étouffa un petit rire et reprit :

« Maintenant, vous savez tout, ou presque. Je n'ai pas été trop confuse au moins ? La clarté n'est pas mon fort à moi non plus, je le crains. C'est de famille... Vous n'êtes pas trop perdu ? »

« Je commence à me repérer un peu », crânai-je.

En réalité je m'arrachais mentalement les cheveux. J'allais lui poser une question, lorsqu'elle s'écria, de sa voix aigüe, sa voix de petite fille : « Ma peur se réveille, Lamb. Je viens d'avoir la vision d'un homme accroché à une balustrade en haut d'un immeuble, il allait tomber, c'était irrémédiable. Je ne sais plus si j'essayais de le retenir ou bien de le pousser ? Pendant sa chute, j'ai entrevu son visage, masque grec figé dans son désespoir. Mon père va-t-il mourir si je continue à fouiller dans nos histoires de famille ? »

« Personne ne va mourir. Calmez-vous et parlez-moi plutôt de la lignée maternelle, pour changer. »

Elle se reprit aussitôt et répondit à ma question, comme si de rien n'était.

« Ah oui, la famille Mayer... De ce côté là, tout est clair. Il vous suffit de savoir pour l'instant, que mon grand-père maternel — Opapa, comme on dit chez nous — forma avec Omama Ernestine un couple sans histoire. Très aimant et très doux. Une exception dans la famille. Une cu-

riosité cependant : mon Opapa Mayer avait trois sœurs et deux frères. Ces derniers – mes grands-oncles – n'ont rien trouvé de mieux que d'épouser leurs nièces, les filles de leurs sœurs. C'est une chose permise chez les juifs, paraît-il. Aussitôt mariés, ils ont émigré avec leurs femmes au Brésil. Où ils eurent beaucoup d'enfants... Je ne compte plus mes cousins nés là-bas. »

Elle avait levé les yeux au ciel en parlant de sa prolifique parentèle brésilienne. Comme si l'idée même de faire des enfants la dépassait au plus haut point. Quelle famille tout de même, pensai-je. Ces oncles qui épousaient leurs nièces en toute tranquillité, pas étonnant qu'ils se soient exilés si loin aussitôt après leur mariage. Je gardai mes réflexions pour moi et me contentai de lui demander si elle avait des frères et sœurs.

« Nous sommes quatre, quatre Henich : évidemment moi, à propos je m'appelle Nikita, et puis il y a Nadia, ma jumelle, et puis nos aînés, Enrich et Ariana. Tous nés en Roumanie, à Bucarest, où nous vivons jusqu'à l'émigration en France, en juillet 1948. Vous m'écoutez, Lamb, qu'est-ce que vous écrivez ? »

« Je ne fais que ça vous écouter Nikita, vous permettez que je vous appelle Nikita ? Je prends des notes, censées m'aider à me repérer un peu dans vos noms de famille. Vous avez une sœur jumelle dites-vous ? Elle est au courant de vos recherches ? »

Je regrettai aussitôt ma question, j'avais touché un point sensible, manifestement. Elle se ferma et me répondit avec rudesse :

« Ma sœur Nadia ? Non, je ne la mets pas au courant de mes recherches et de toute façon je n'ai pas envie de vous en parler pour l'instant. »

« Dites m'en plus sur votre père, alors ? Ça vous pouvez ? »

« Ça je peux, mais il serait plus juste de dire *mon-père-et-ses-frères*, tout attaché. Ils vivaient dans un monde à part les trois frères, si étroitement soudés depuis toujours, fidèles à leur serment. Car ils l'ont prise à la lettre, figurez-vous, l'injonction maternelle. Ils lui ont obéi au-delà de tout, ils ne se sont jamais séparés...

À la mort de leur mère, papa, Ica et Dinu, trois adultes pourtant, s'installent chez mes grands-parents maternels, dont le fils, Hermann, était, depuis l'école, le meilleur ami de mon père. Son meilleur rival aussi. Ce fut leur nouvelle maison de famille, ils y vécurent jusqu'au mariage de Moïse avec Édith, la fille de la maison, sœur bien-aimée de Hermann... Le jour même du mariage, serment oblige, Ica et Dinu emménageaient avec les jeunes époux dans leur nouveau logis. La mariée était en noir. Elle racontait volontiers qu'elle n'avait pas épousé un homme, mais trois... À Paris, après l'émigration, la famille au



Moïse, Ica, Dinu.

grand complet se retrouve, bien entendu, dans le même appartement. De ce temps-là me reste, indélébile, l'image des trois frères à l'allure de gangsters, rentrant du bureau, faisant irruption chaque midi et chaque soir dans l'appartement familial, chapeautés, gantés, en bloc, comme s'ils ne formaient qu'un seul corps, une entité à trois têtes, inséparables. Il eût fallu pour cela – les séparer – *trancher dans la chair vive*, avait coutume de dire maman. »

Elle avait le sens des formules, la maman... pensai-je.

Crédits

© 2026 Micaëla Henich

Conception et mise en page :
Katrín Meyer, fraumeyerdésign

Aucune partie de cet extrait ne peut être reproduite,
traitée, copiée ou diffusée sous quelque forme
que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur.